

Charlotte au piano

Paul Savoie

Number 122, Spring 2004

L'art au féminin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40908ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savoie, P. (2004). Charlotte au piano. *Liaison*, (122), 28–28.

Charlotte

AU PIANO

Paul SAVOIE

LA PREMIÈRE FOIS que j'ai vu Charlotte Hébert au piano, c'était dans les années soixante. Le Collège de Saint-Boniface, où je poursuivais mes études collégiales, venait d'accueillir des étudiantes – sortant de près d'un siècle réservé aux gars – et Charlotte faisait partie de la première crue.

C'était pendant la soirée de variétés annuelle. Charlotte était seule sur scène, jouant sur un vieux piano plutôt désaccordé un morceau très doux de Diabelli, tiré du film *Moderato Cantabile* de Marguerite Duras. La salle n'avait pas vraiment d'acoustique, les chaises en aluminium grinçaient contre le sol en béton. Mais, lorsque Charlotte s'est mise à jouer, un calme presque méditatif s'est glissé dans la salle. Nous sentions une présence inhabituelle, celle qu'appelait cette jeune femme devant nous, courbée sur son clavier, cherchant à soutirer tout ce que le piano pouvait offrir. Cet instant-là est resté gravé à jamais dans ma mémoire, témoin d'une force dépassant la parole, l'expertise ou l'exécution d'un morceau bien appris.

Ce n'est que plusieurs années plus tard que j'ai retrouvé Charlotte, à Ottawa. Et, de fil en aiguille, je suis devenu son élève. Elle cherchait à m'enseigner à faire parler le piano, moi qui m'étais donné la permission d'apprendre par moi-même à exhorter cet instrument. Charlotte, qui avait poursuivi ses études à l'École de musique Vincent-d'Indy, à Montréal, connaissait à fond le piano et savait révéler ses mystères. Ayant décidé

de ne pas poursuivre une carrière d'interprète de musique classique, elle gardait bien vivant son amour pour la musique en donnant des cours privés et en faisant des petits spectacles pour des intimes, dont moi. Elle nous jouait un peu de tout, mais privilégiait Bach, Chopin (surtout les préludes), Beethoven et Schubert.

Dans les années quatre-vingt, quelque chose a changé. Charlotte et moi, toujours de connivence pour ce qui est de la musique, faisons de temps en temps des spectacles pour des amis, le plus souvent chez elle. Elle jouait de la musique classique, j'y allais d'improvisations musicales. Un jour, nous avons décidé d'aller présenter un spectacle à Saint-Boniface.

Charlotte devait présenter des morceaux classiques, mais peu à peu, une musique à elle se glissait dans le programme. Et, ayant pris goût à la composition, ce que par humilité et par respect pour les grands maîtres elle n'avait jamais osé auparavant, elle n'a pas été capable de s'arrêter. Le spectacle présenté au Centre culturel de

Saint-Boniface a été surtout constitué de ses musiques originales et de plusieurs chansons qu'elle et moi avions créées ensemble, accompagnant l'interprète Marie-Claude McDonald. Et ce n'était que le début.

Peu de temps après, Charlotte a découvert son affinité pour le jazz et a donné un premier spectacle avec quelques-uns des meilleurs musiciens de Winnipeg. D'autres spectacles ont suivi à Ottawa, Chicoutimi et Montréal, avec différents musiciens et différentes interprètes. Et puis un CD, puis un autre en voie de préparation.

Maintenant le tour est joué. Le 12 décembre dernier, Charlotte présentait pour la troisième fois un spectacle dans le studio du Centre national des Arts à Ottawa, en compagnie de l'interprète franco-manitobaine Marie-Claude McDonald, et d'Yves Sergerie, un joueur d'harmonica superbe avec qui Charlotte s'est liée musicalement. Formant un véritable tandem, ils se sont habitués à faire des arrangements bouleversants de musiques clas-

siques ou traditionnelles. Ils se sont même permis une version musicale de « Ne me quitte pas » de Brel !

Charlotte est donc toujours au piano, bien que, ces jours-ci, entourée d'artistes parlant son langage. Un beau piano à queue attend dans son salon qu'elle vienne pratiquer. Et lorsqu'elle joue pour un public, tout comme la Charlotte d'autrefois, elle est toujours un peu recroquevillée sur le piano, comme si elle cherchait à bien délimiter l'espace entre elle et son instrument, à

cueillir tout ce qu'il est possible de retirer du clavier, de chaque note, de chaque ensemble de notes. Lorsqu'elle joue elle prend, mais elle donne encore plus. À la fin de son spectacle, elle est épuisée, mais, je le vois dans ses yeux, elle est rassasiée aussi, comme si ce moment n'existait que pour elle, par elle, tout en nous permettant d'entrer dans son cercle le plus intime, le plus profond.

Charlotte existe davantage lorsqu'elle est sur scène et c'est pourquoi elle réussit à nous saisir de façon si palpable. Voilà aussi pourquoi Charlotte ne pourra jamais cesser de jouer. Elle n'en a pas le droit. ■



Paul Savoie est musicien, poète et nouvelliste. Il vit à Toronto.